

LES PIRATES DANS L'ALBUM ILLUSTRÉ

par Bernadette Gromer

Le motif du pirate dans l'album de jeunesse – thème littéraire du roman d'aventures qui remonte à l'époque romantique, et dont les premiers modèles furent donnés par Byron, Scott et Cooper – quoique traité de façon constante (comme le montre de 1984 à 1994, la chronologie des livres cités), reste cependant moins exploité que celui des sorcières et des monstres, actuellement en vedette, et dont il partage certains traits caractéristiques. Le centenaire de la mort de Robert-Louis Stevenson donnera peut-être l'occasion aux bibliothécaires et aux enseignants de revisiter le sujet, d'autant plus qu'une lecture attentive de ces albums montre à quel point la moindre des allusions à l'histoire de la piraterie – fût-elle devenue le plus anodin des clichés – se réfère finalement toujours à ce classique de la littérature de jeunesse, à cette grande œuvre littéraire : L'Île au Trésor.

Le Mythe

La permanence d'un thème à travers le temps s'explique par le mythe qui le sous-tend et ne cesse de l'alimenter. Or dans les histoires que nous avons feuilletées, le personnage du pirate n'a rien conservé de la figure altière et farouche de l'aventurier des mers, ce « libre faiseur de butin » (sens étymologique du terme « flibustier ») qui se fait justice lui-même en défiant les lois, redresseur de torts à l'occasion. Totalement neutralisé par le récit, au contraire, il est devenu, au même titre que la sorcière et le

monstre, une de ces marionnettes qui ne font plus peur, mais rire par leur « laideur » convenue et une « gentillesse » de principe. Où en est-on avec le mythe ? Ce qu'il en reste est une île, une simple rêverie.



*Meine wilden Piraten und ich,
A. Mitgusch, Sellier Verlag, 1989*

« J'ai une île de Pirates, qui m'appartient à moi tout seul. En as-tu une aussi ? » demande au lecteur le narrateur d'une des nombreuses histoires de pirates d'Ali Mitgutsch¹, couché dans son lit, et prêt à se glisser dans les vagues de son rêve. Dans ce livre, le rêveur, le lecteur, surplombe à chaque page et sans y descendre jamais, un petit monde grouillant qui attaque, pille, enrage, trépigne, braille et jure, puis, quand le narrateur et le lecteur en ont assez, passe à la trappe, c'est-à-dire dans la gueule d'une sorte de dragon des mers chargé du nettoyage final.

Manière de dire que ce « monde à part », avec ses petits bonshommes rondouillards, trolls un rien dégénérés, n'a pas plus de réalité que ces derniers.

Les très belles images nocturnes de *Maurice et les pirates* disent la même chose d'une façon plus onirique : Maurice croit que son livre préféré - des histoires de pirates - a disparu (en fait, il rêve). Un voilier qui navigue « dans l'encre du ciel » vient le chercher pour l'emmener à une chasse au trésor (lequel s'avérera être le livre disparu). Des bribes disparates (échappées du livre ?) se rassemblent : un perroquet géant, l'idée de trésor, la mer, tonneaux de rhum et mines patibulaires, ainsi que ce nom de Rackam. Puis le récit se résorbe, s'il a jamais eu lieu. On a du mal à se souvenir de l'histoire. Comment rendre consistant un rêve, en effet ? Mais il y a eu voyage et enlèvement. L'image-pirate en serait la métaphore.

Quelques avatars du mythe

des monstres

Dans ce contexte de féerie, le monstre reste ce qu'il y a de plus réaliste et donc de particulièrement pittoresque : c'est pourquoi les auteurs, et bien sûr les illustrateurs, insistent principalement sur son apparence repoussante. Les pirates sont tous, à une

exception près qui justifie la règle (*Pricket le Propre*), sales et puants, affreux et difformes. De ce point de vue, la galerie de trognes est toujours un grand moment de l'image (*Jolly Roger et les pirates de l'Écu d'or* ; *Maurice et les pirates* ; *Papa pirate*). Pour compléter le portrait, il sera recommandé, en matière de déguisement, d'utiliser les vêtements les plus « dépareillés » (*Les Pirates*, de Alfaenger), et c'est dans le rebut ou le fouillis de certaines des pièces de la maison, qu'on trouvera de quoi se fabriquer un « bateau de pirate » (*Mon bateau de pirate*).

La marginalité du pirate est assimilable à celle du clochard : il n'a ni toit ni famille (ou bien il l'a quittée), mange cru, car il « ne cuisine pas » (*Mamie et les pirates*), s'empiffre et se saoule au rhum. Le signallement de ses blessures de guerre, lui-même (pilon et bandeau sur l'œil), témoigne davantage d'un manque de soins et de moyens que de la férocité des batailles passées. Souvent présenté comme bête et ignare, il a de « mauvaises manières » et dit des « gros mots » ; le mépris des lois se restreignant, comme on le voit, au mépris des règles d'usage en société. En somme, il manque d'éducation.

Ces tares et quelques autres (qui ne causent de tort à personne), en font des espèces de bêtes faciles à apprivoiser. Un relent de « gratin de macaronis » suffit à les faire sortir de l'eau (*Mamie et les pirates*), et s'ils ne savent pas lire, une maîtresse d'école aura raison d'eux. Après une bonne cure de contes - *Le Chaperon rouge* et *La Belle et la Bête*, mais pourquoi pas aussi *Le Vilain petit canard* et *La Princesse sur un pois* qui les concernent finalement ? - ils sucent leur pouce et s'endorment. La maîtresse n'a plus qu'à « leur couvrir les pieds avec des édre-dons » (*Quoi de neuf chez les pirates ?*).

D'autres handicaps les rendent définitivement inoffensifs : ainsi, malgré ses exploits -

1. Aucun de ces albums n'a été traduit en français.



Galerie de trognes, in : *Jolly Roger et les pirates de « L'Écu d'or »*, ill. C. Mc Naughton, Albin Michel Jeunesse

et il y en a : voir comment une seule balle de tromblon traverse huit voiles de navires en enfilade ! – Jo le Pirate, qui a vingt-cinq enfants, et la mémoire défectueuse (il ne se souvient pas des endroits où il a enterré ses trésors), est contraint par sa femme de faire la vaisselle (*Le Trésor de Jo le Pirate*). Entreprendre leur « domestication », et entre autres, leur confier des « tâches ménagères », s'avère rentable : leurs formidables énergies n'étaient-elles pas mal employées ? Ils trimeront donc à la ferme de la mère de Jolly Roger : juste compensation au déséquilibre provoqué par l'absence du père... qu'on retrouvera dans la bande, in extremis (*Jolly Roger et les pirates de « L'Écu d'or »*). Enfin, devenu vieux, le pirate se retire au bord d'un lac. Ce solitaire grognon ne sait même pas nager (*Le Vieux Pirate*). La dérision de sa situation est à son comble.

de drôles d'animaux

Mais par quel glissement progressif le thème de la piraterie est-il parfois délégué à des personnages animaux ?

Grâce aux remarquables images animalières d'Helen Ward dans *Piquetou ou le voleur de lune*, on est chez les bêtes au point d'en oublier le sujet : un pirate qui « pique tout », sur fond de Baie d'Along, il est vrai ! Mais qu'ont à faire des javelots et des casques à plumes, des cristaux et des tableaux de leur butin, ces blaireaux et ces fouines ?

Dans d'autres livres, il se produit parfois

comme un croisement entre le domaine de l'Aventure, champ d'action du pirate, et l'univers de la Fable, avec ses travestissements et son changement d'échelle : affrontement de rats de cale et de rats des champs, grâce à Anton B. Stanton, « grand comme une tasse à thé » (*Les Pirates*, de McNaughton) ; enlèvement d'un souriceau (qui n'avait jamais rien vu !) par des pirates-chats attaqués par d'autres forbans, les molosses (*John Cerise*). Dans ce cas, l'intrigue n'est plus qu'une succession d'accidents, et le récit se réduit à une trame schématique, sans qu'il soit donné de recueillir les fruits de la fable, à la différence des fameuses *Aventures de Pinocchio* (Pinocchio n'a pas affaire à des pirates mais à toutes espèces de bandits). Cela est dû sans doute à l'inconsistance des personnages.

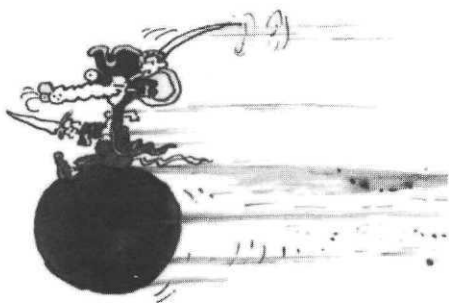
Empruntant le masque des animaux, la « sauvagerie » pirate n'a sans doute trouvé là qu'une de ses « traductions », en même temps que sa dénégation.

l'humour

Mais c'est finalement l'étiquette humoristique dont se réclament la plupart des histoires qui constitue la plus évidente conjuration de ce vrai problème, le mal absolu, auquel la figure du pirate, forte de quelques incarnations historiques, donne une consistance redoutable. Comme il faut bien dire qu'il tue et n'épargne personne, pas même les enfants, cela se passera comme dans un jeu. Dans le texte, un abordage prend cette tournure : « Et Poum !

ils lui rentraient dedans. Et puis Pif ! Paf ! Couic ! Pan ! Les pirates tuaient les marins du navire » (*Quoi de nouveau...*). Dans l'image le traditionnel supplice de la planche devient un moment poétique (*Les Pirates*, de McNaughton) ou d'un grotesque sublime (*Le Trésor de Jo le Pirate*, par Korky).

Et quand, au contraire, la charge se renforce, allusion à la brutalité des mœurs par exemple (notes du Journal de bord d'un pirate, dans *Les Pirates* de C. et J. Hawkins), les conventions du genre (comique, par principe) en désamorcent l'excès, d'emblée.



Les Pirates, ill. C. Hawkins,
Albin Michel Jeunesse

Les enfants ont toujours joué à la guerre, et dans les jeux vidéo, on bombarde à l'arme atomique. D'autre part, la caricature vous aide à prendre une distance nécessaire. Mais a-t-on oublié la fonction des histoires ? À force d'être inoffensives, et tout particulièrement à l'occasion de ce thème, celles-ci sombrent souvent dans l'indigence. Le paravent « humoristique » n'excuse pas les faiblesses d'un récit. Dans l'album pour enfants, le pirate est devenu sa parodie. Son attirail est pacotille sans conséquences, et on en reste au niveau de la panoplie qui sert parallèlement aux jeux de déguisement et aux mascarades.

L'histoire

Pourtant rares sont les histoires qui ne citent pas des détails relatifs à l'histoire de la piraterie. Les livres de jeux eux-mêmes alternent page de bricolage et page documentaire (*Les Pirates*, Fleurus).

Derrière les clichés, se lisent aussi les allusions au modèle de Stevenson, et par comparaison, on ne peut s'empêcher de remarquer à quel point ce livre réunissait tous les ingrédients des histoires de pirates, en leur assurant fonctionnalité et pouvoir expressif. Il en reste partout des traces, que les auteurs utilisent de façon sommaire ou intéressante, selon les cas :

- l'île, qui « ressemblait à un dragon » (*L'Île au Trésor*, chapitre VI), devenue l'île du Dragon (*Bateau pirate*).

- le trésor, détourné par Ben Gunn (chapitre XV) – ce qui modifie la trajectoire du roman, bien loin ainsi de se résumer à un simple jeu de piste – changeant de cache, tout comme la carte change de propriétaire (*Bateau pirate*).

- Le tonneau de pommes, où Jim commence ses apprentissages par la découverte du complot (chapitre XI), réemployé dans une situation analogue (*Les Pirates* de McNaughton), ou pour se cacher seulement (*Papa pirate*).

- le perroquet, survivance de Flint et qui trahit Jim par son cri (chapitre XXVIII), quoique remplacé sur l'épaule par un ouistiti dans *Quoi de neuf...* ou plat au menu des pirates (« perroquet poché » chez C. et J. Hawkins), demeure un figurant obligé de presque toutes les histoires. Mais il joue un nouveau rôle, de sauveteur cette fois, dans *Papa pirate*.

- le revenant (chapitre XXXII), tout comme le diable qui attend son heure (« Nous étions quinze sur le coffre du mort.../ La boisson et le diable ont expédié les autres »), devenus arguments qui se veulent convainquants : « À la demande de Belzébuth, nous t'emmenons griller en enfer » (*John Cerise*).



Warfle pirate, ill. C. Dural, Seuil-Jeunesse

Mais si Œil-de-Feu a baptisé son navire du nom du Démon, c'est qu'il a fait, lui, le grand voyage, « Jusqu'à la porte / De l'enfer » (*Papa pirate*).

– les récits terrifiants de la piraterie, faisant intervenir des noms et des faits historiques, et qui parviennent à Jim par l'intermédiaire de B. Bones et de Silver, jouent de la même manière dans *Papa pirate* avec de nouvelles précisions tirées d'Oexmelin, du capitaine Fleury ou de Defoe. En effet, les semelles bouillies et mangées, les oreilles salées et poivrées, et le soldat espagnol rôti à la broche, ne sont pas des histoires racontées ici pour faire rire. Elles sont vraies, et servent à évoquer l'âpreté de la vie du hors-la-loi (situation qui apparaît pour la première fois dans les récits pour jeunes enfants).

– la chanson. On connaît le rôle à la fois dramatique et lyrique de la complainte dans *L'Ile au Trésor*, ce chant nostalgique qui revient, tour à tour réminiscence et anticipation... À côté de refrains quelque peu... chétifs, « Nous sommes méchants ! / Nous sommes forts ! / Nous sommes des brutes ! » (*Mamie et les pirates*), « Hohé marin, tu aimes le vin ! » (*John Cerise*), « Nous n'irons

plus à l'eau / Les beauprés sont coupés » et « Savez vous planter les algues ? » (*Les Pirates* de C. et J. Hawkins), il y a la très belle chanson de *Papa pirate*, qui « revient », et se modifie, exprime et porte toute l'histoire.

Les nouvelles histoires de pirates

Par son sujet, *L'Ile au Trésor* était certes un roman d'aventures (quête, poursuites, batailles, prise d'otage, etc.), mais aussi, par la nature de l'intrigue, la relative complexité des personnages et l'intérêt des problèmes posés, un véritable roman d'éducation. Avec la cruauté des temps qui courent, les enfants ont peut-être moins besoin d'histoires « gentilles » que de vraies histoires qui les aident à comprendre leur vie, à supporter le monde qu'on leur a fait, à évoluer en même temps que le personnage. Aujourd'hui, bien sûr, on n'en a pas fini avec l'histoire de la piraterie, mais l'évocation du passé peut également servir à la représentation de situations présentes. Deux livres récents vont dans ce sens. Par sa dimension poétique et même mystique, *Papa pirate* est une très belle histoire. Elle montre à ses lecteurs que les jeux ne sont pas faits, même lorsque le pire est arri-



E. Reberg : *Papa pirate*, ill. F. Moreau, Seuil

vé. Et que le mal existe, mais aussi l'innocence, et l'amour qui sauve.

Warf le pirate est d'une autre sorte. La « réalité » y est dure et même crue, quoique froidement contrebalancée par le même type d'humour que celui que nous avons décrit. Pourtant une idée très forte l'inspire, qui permet l'adéquation parfaite entre le sens du message et son mode de narration.

L'histoire de Warf commence par la fin, c'est-à-dire son procès à Nassau (Nouvelle Providence) le 28 décembre 1730, sous la présidence du gouverneur Rogers. L'événement mêle vérité historique et fiction, en reproduisant jusque dans le style et le ton les grands procès des derniers pirates du XVIII^e siècle, tels qu'ils sont rapportés par Defoe dans son *Histoire générale des plus fameux pirates*. Warf a tout fait, il est « irrécupé-

nable » et son destin est accompli : il y a longtemps qu'il avait rendez-vous avec le gibet. Mais voici quelqu'un qui se lève, non pas pour prendre sa défense ni l'excuser, mais pour raconter son enfance. Le retour en arrière commence (selon le procédé de Stevenson, dont les personnages figurent en dédicace), et à cause de cette enfance qui a accumulé les désastres, Warf sauve sa tête, quoique banni pour vingt ans. Nulle reconnaissance de sa part, on ne le changera pas, et au moment de partir au bagne, il jure qu'il se vengera. C'est pourquoi le livre annonce en se terminant : « fin du premier épisode ».

Dans cette histoire sans illusions, il n'y a pas d'amour, et ça ne finit pas bien. Mais cet autre regard porté sur le personnage la laisse ouverte, quoi qu'il en soit.

La ligne de partage entre les bonnes et les mauvaises histoires de pirates passe-t-elle entre les récits qui utilisent un même matériel de façon purement formelle, et ceux qui le transforment ? Distingue-t-elle les sujets : choix du réel (références historiques) ou choix de la fantaisie ? Alors qu'il s'agit de fictions, et que le « vrai » et le « faux », on le sait, ont un tout autre sens en littérature... On en revient toujours à l'art de raconter et d'écrire. Mais quant au problème qui nous occupe, c'est Tolkien qui nous aidera le mieux à le cerner lorsqu'il écrit notamment (*Faërie*, 10/18), à propos du rapport des enfants aux contes, que la grande question que ceux-ci se posent n'est pas : « est-ce vrai ? » car ils veulent dire à ce moment-là, seulement : « J'aime cela, mais suis-je en sûreté dans mon lit ? », mais surtout : « Tel personnage est-il bon ? Tel personnage est-il méchant ? », « tenant davantage à éclaircir le côté du Bien et celui du Mal. Car cette question est d'égale importance en Histoire et en Faërie ». ■

Les Pirates dans l'album illustré

Fictions

Mordillo, Guillermo : *Le Galion, histoire flottante et - ô ! combien ! - humide des aventures d'un bateau pirate*, F. Ruy-Vidal/Harlin Quist, 1970.

McNaughton, Colin : *Les Pirates*, Gallimard, 1979 (Folio Benjamin).

Solotareff, Grégoire : *Théo et Balthazar prisonniers des pirates*, Gallimard, 1986 (Folio Benjamin).

McNaughton, Colin : *Jolly Roger et les pirates de « L'Écu d'or »*, Gallimard, 1988.

Wiesmüller, Dieter : *Maurice et les pirates*, L'École des loisirs, 1989 (Pastel).

Paul, Korky et Carter, Peter : *Le Trésor de Jo le Pirate*, Milan, 1990.

Bichonnier, Henriette et Barat, Charles : *Quoi de neuf chez les pirates ?*, Hachette, 1991 (Copain).

Ward, Helen : *Piquetou le voleur de lune*, Atelier Rouge et Or, 1991.

Dalrymple, Jennifer : *Pricket le Propre*, L'École des loisirs, 1991.

Schubert, Ingrid et Dieter : *Le Vieux Pirate*, Grasset-Jeunesse, 1992.

Reberg, Évelyne et Moreau, Fabienne : *Papa pirate*, Seuil, 1992 (Petit point).

Gilmann, Phoebe : *Mamie et les Pirates*, Éditions Française Defflandre, 1993.

Mets, Alan : *John Cerise*, L'École des loisirs, 1993.

Turin, Philippe-Henri et Durual, Christophe : *Warf le pirate*, Seuil Jeunesse, 1993.

Cole, Babette : *Le Problème avec mon oncle*, Seuil Jeunesse, 1993.

Albums documentaires

Ollivier, Jean et Barat, Charles : *Alexandre Oexmelin, l'âge d'or de la Flibuste*, Messidor-La Farandole, 1987.

Ben Miled, Mika et Fourure, Bruno : *Le Stratagème de Dargouth, une aventure d'un corsaire barbaresque en Méditerranée*, Syros-Alternatives, 1988.

Gerrard, Roy : *Francis Drake, le hardi navigateur*, Ouest-France, 1989.

Szwarc, Élisabeth et Arques, Jean-Alexandre : *Forbin, corsaire du roi*, Épi-gones, 1992 (Voyage en Cyclopédie).

Albums-jeux

Alfaenger, Peter K. : *Les Pirates*, Le Chat Éditeur, 1984 (Faire ensemble)

Monney, A. et Barbier, J.F. : *Le Pirate*, Hatier, 1985 (Mascarade).

Hawkins, Colin et Jaqui : *Les Pirates*, Albin Michel Jeunesse, 1987.

Robert, Dany (traduction de l'anglais) : *Le Bateau Pirate*, « pop up à jouer », deux pièces de théâtre, un plateau de jeu et des personnages prédécoupés, Milan, 1988.

Burston, Patrick, Atelier Philippe Harchy : *Le Vaisseau aux 100 pirates*, Gründ, 1991 (Vivez l'Aventure).

Wright, Rachel : *Les Pirates*, histoire/bricolage/déguisements, Fleurus Idées, 1992.

Dupasquier, Philippe : *Mon bateau de pirate*, un livre-jeu, Gallimard Jeunesse, 1993.

Bernadette Gromer prépare une édition de *L'Île au Trésor de R.L. Stevenson et son « Dossier du professeur » pour les Classiques Hachette à paraître en 1994.*

Article à paraître dans *Le Français* aujourd'hui sur « *La lecture de L'Île au Trésor* » et ses différentes éditions.